

PORTFOLIO - PHOTO - COULEURS

Les Champs de Bataille de la Marne

20
photographies
en couleurs

par fascicule



N° 1

Le 1^{er} et le 15
de chaque mois



Récit
technique
et
documenté



1 franc

Le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Photographies directes en Couleurs

et TEXTE de GERVAIS-COURTELLEMONT

(Les Illustrations de cet ouvrage sont faites directement d'après des plaques autochromes et non d'après des photographies coloriées)

Le plus bel ouvrage publié sur la Guerre : 240 photographies en couleurs. Complet en 12 livraisons

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Éditeur de "L'Histoire Illustrée de la Guerre de 1914", par Gabriel HANOTAUX, "J'ai vu", "La Balonnette"
Paris, 8, Boulevard des Capucines, Paris

ARCHIVES
1914-1918
GILBERT



LE CHAMP DE BATAILLE DU PLATEAU DE BARCY

Au premier plan, la tombe de 28 braves du 246^e régiment qui se sacrifia volontairement pour arrêter la marche d'un ennemi que cet héroïsme fou pétrifia d'ailleurs. A côté, les cendres des cadavres allemands qui furent incinérés sur le champ de bataille. A l'horizon, la hauteur boisée qui domine Vareddes, la fameuse cote 117.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE



I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA BATAILLE DE LA MARNE LES PREMIERS COMBATS DANS LES ENVIRONS DE MEAUX



VILLEROY. — A 37 kilomètres de Paris, la tranchée la plus proche de la capitale dans laquelle on se soit battu.

LA BATAILLE DE LA MARNE prendra rang dans l'Histoire parmi les plus glorieuses. On est maintenant d'accord, dans le monde entier, pour dire que c'est elle qui décida du sort de la guerre en France.

En violant si ignominieusement la neutralité de la Belgique et en jetant sur la France près de deux millions d'hommes, les Allemands comp- taient, par leur *offensive brusquée*, longuement préméditée et préparée, sinon anéantir l'armée française, du moins la bousculer et arriver à Paris. Une fois maîtres de la capitale, ils espéraient imposer à la France une paix plus ou moins honteuse et se retourner, ensuite, vers la Russie.

Déjà, à Charleroi, la supériorité écrasante de leurs forces leur avait donné la victoire sur les armées française et anglaise.

Mais le généralissime Joffre déjoua leurs desseins en faisant reculer son armée tout entière, sans combattre, pour détendre d'abord le ressort de l'ennemi en l'éloignant de sa base d'opérations et, ensuite, pour choisir l'heure et l'endroit où il livrerait la suprême bataille.

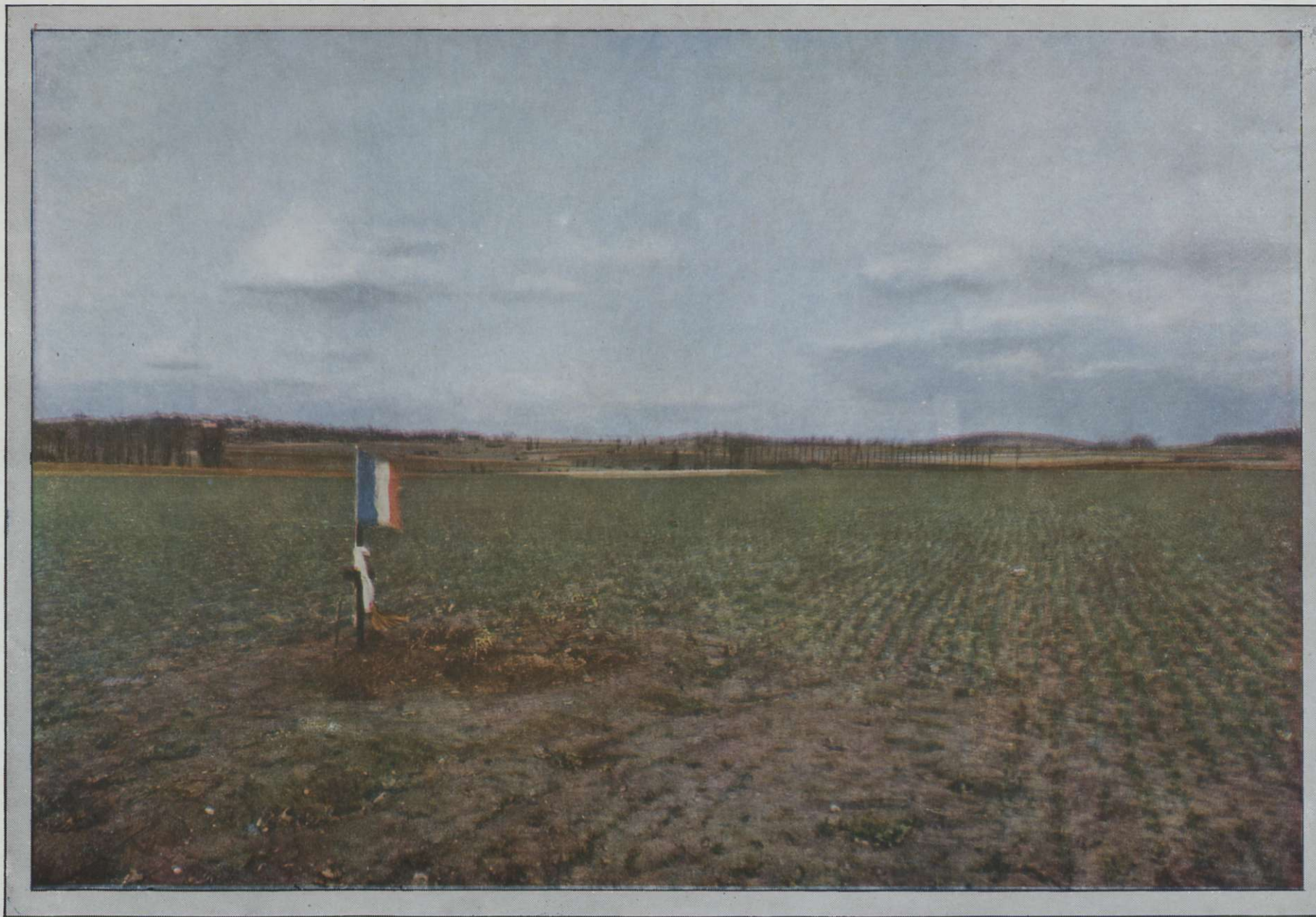
Pendant les derniers jours du mois d'août 1914, les armées française et anglaise se repliaient donc devant l'offensive allemande. L'aile droite de l'armée française, seule, demeurerait solidement installée vers les Vosges.

Le 3 septembre, l'aile droite de l'armée allemande, qui s'avavançait à marches forcées sur Paris, reçut l'ordre d'obliquer sur sa gauche et de se porter à la rencontre de l'armée française dans les environs de Provins. Très fatiguée par ses marches forcées sous l'accablante chaleur, et véritablement *aventurée*, par suite de son avancement trop rapide, elle devenait, dès lors, accessible aux coups qu'allait lui porter le général Joffre qui guettait le moment favorable.

Notre généralissime donna donc, à toutes les armées, françaises et britannique, échelonnées de Meaux à Verdun, l'ordre de prendre vigoureusement l'offensive sur toute la ligne, le 6 septembre au matin.

Pour la première fois dans l'Histoire du Monde, près de trois millions d'hommes allaient se trouver aux prises, dans une gigantesque bataille qui se déroulerait sur un front de plus de

ARCHIVES
h-h 0-126
0-2-1173



LE CHAMP DE BATAILLE DU 5 SEPTEMBRE. — A l'horizon, les hauteurs des environs de Meaux que couronnent les villages de Monthyon, Neufmontiers et Penchard. Dans l'après-midi du 5, nos troupes donnèrent l'assaut à ces collines, sur lesquelles les Allemands avaient mis en position trois batteries de 77. Leur

infanterie, refoulée de la plaine, s'était abritée et retranchée dans les bois. Au premier plan, la tombe d'un soldat enseveli là où il est tombé, au champ d'honneur, comme pour marquer la limite que les Allemands n'ont pas franchie, à quelques centaines de mètres de Villeroy, où leur marche sur Paris fut arrêtée.



MONTHYON. — L'artillerie ennemie, en batterie à Monthyon, rendait l'accès des hauteurs impossible à notre infanterie, qui, abritée dans les fossés de la route, se contentait de couvrir de ses feux nourris les bois où était retranchée l'infanterie allemande, en attendant que nos canons de 75, en position près d'Iverny, en arrière de notre ligne, eussent détruit les batteries allemandes, ce qui ne tarda pas.



NEUFMONTIERS. — Le chemin creux qui permit à nos soldats de se défilier, pour enlever d'assaut le village, dans l'après-midi du 5 septembre.



LA GRANDE TOMBE DE VILLEROY. — Charles Péguy et deux cents de ses camarades de gloire, dont plusieurs officiers, sont ensevelis là.

ARCHIVES
M. J. O. J. B.
O. J. B.



PENCHARD. — Les tirailleurs marocains, qui n'ont pas réussi à enlever les défenses de Penchard dans leur premier assaut, reviennent à la charge le 6 au point du jour et, après un dur combat de rues, chassent du village les ennemis. Au bord de la route, quelques tombes de ces vaillants qui ont succombé dans la lutte, fusillés presque à bout portant par les Allemands embusqués dans les maisons.



LES TIRAILLEURS MAROCAINS. — Nos tirailleurs ne restent pas longtemps dans leur abri. Ils s'élancent, dans un assaut furieux à la baïonnette, vers Penchard.

NEUFMONTIERS. — Maitresses de Neufmontiers, les troupes françaises, des fossés de la route d'Iverny, dirigent un feu terrible sur le bois de Penchard.

200 kilomètres. On a désigné cette formidable mêlée sous le nom de *Bataille de la Marne*.

SUR LES CHAMPS DE BATAILLE

Parcourir les champs de bataille de la Marne, c'est revivre cette épopée, c'est suivre, pas à pas, la trace glorieuse de nos soldats.

Au lendemain des combats, et pendant plusieurs mois encore après les terribles journées, les débris de toutes sortes qui jonchaient le sol, puis les tranchées et les ruines tragiques restèrent les témoins éloquents de ces luttes épiques ; mais la nature reprend peu à peu ses droits, l'homme trace des sillons sur sa terre reconquise et les maisons se relèvent de leurs ruines.

Notre publication a précisément pour but de fixer, avant leur disparition, les souvenirs de ces témoignages impressionnants et désormais historiques de l'effort gigantesque que nos armées ont dû faire, pour remporter une victoire décisive sur un ennemi puissant.

En faisant défiler sous les yeux du lecteur nos photographies en couleurs directes d'après nature sur plaques autochromes qui, sans aucune retouche, reproduiront si fidèlement les choses, nous lui montrerons l'enchaînement des combats.

Il verra tout d'abord l'aile droite ennemie, la première armée allemande, attaquée entre Meaux et Montmirail, de front et de flanc à la fois, dans une savante manœuvre d'enveloppement, vaincue et en déroute, après trois jours d'opiniâtres combats.

Il verra ensuite la brèche ainsi creusée dans le front formidable de l'ennemi découvrir, à l'est de Montmirail, une deuxième armée allemande qui, à son tour, attaquée de flanc et de front par les armées Franchet d'Esperey et Foch, sera battue et rejetée en arrière : deuxième brèche ouverte qui permettra une troisième manœuvre semblable près de Vitry-le-François, où une troisième armée allemande, attaquée encore de flanc et de front, sera rejetée au nord de Reims et de Châlons.

Succession de victoires dont le couronnement suprême,

le point culminant, est la journée du 9 septembre qui voit la défaite générale de l'armée allemande devenir certaine.

Dirigeons-nous donc vers les champs de bataille des environs de Meaux. Nous voici à Villeroy, à 37 kilomètres de Paris, presque à l'extrémité de la plaine ondulée qui court entre Claye et Meaux.

Le 5 septembre à midi, le lieutenant Charles Péguy bivouaquait là, avec les 30 hommes de sa section, à l'ombre d'un orme isolé dans la plaine, à proximité du village. Tout paraissait tranquille, quand, soudain, un coup de canon tiré des hauteurs de Monthyon donne en quelque sorte le signal du combat aux fantassins allemands, déployés à notre insu dans la plaine, dissimulés derrière des bouquets d'arbres.

L'action s'engage ; Charles Péguy tombe frappé à mort, en même temps que 28 de ses soldats. Une de nos illustrations représente la tombe où dorment avec lui, dans une touchante fraternité d'armes, 200 soldats et quelques officiers dont les familles n'ont pas voulu d'autre sépulture, pour leurs chers disparus, que ce glorieux tombeau qui marque l'idéale barrière que les Barbares n'ont pas franchie.

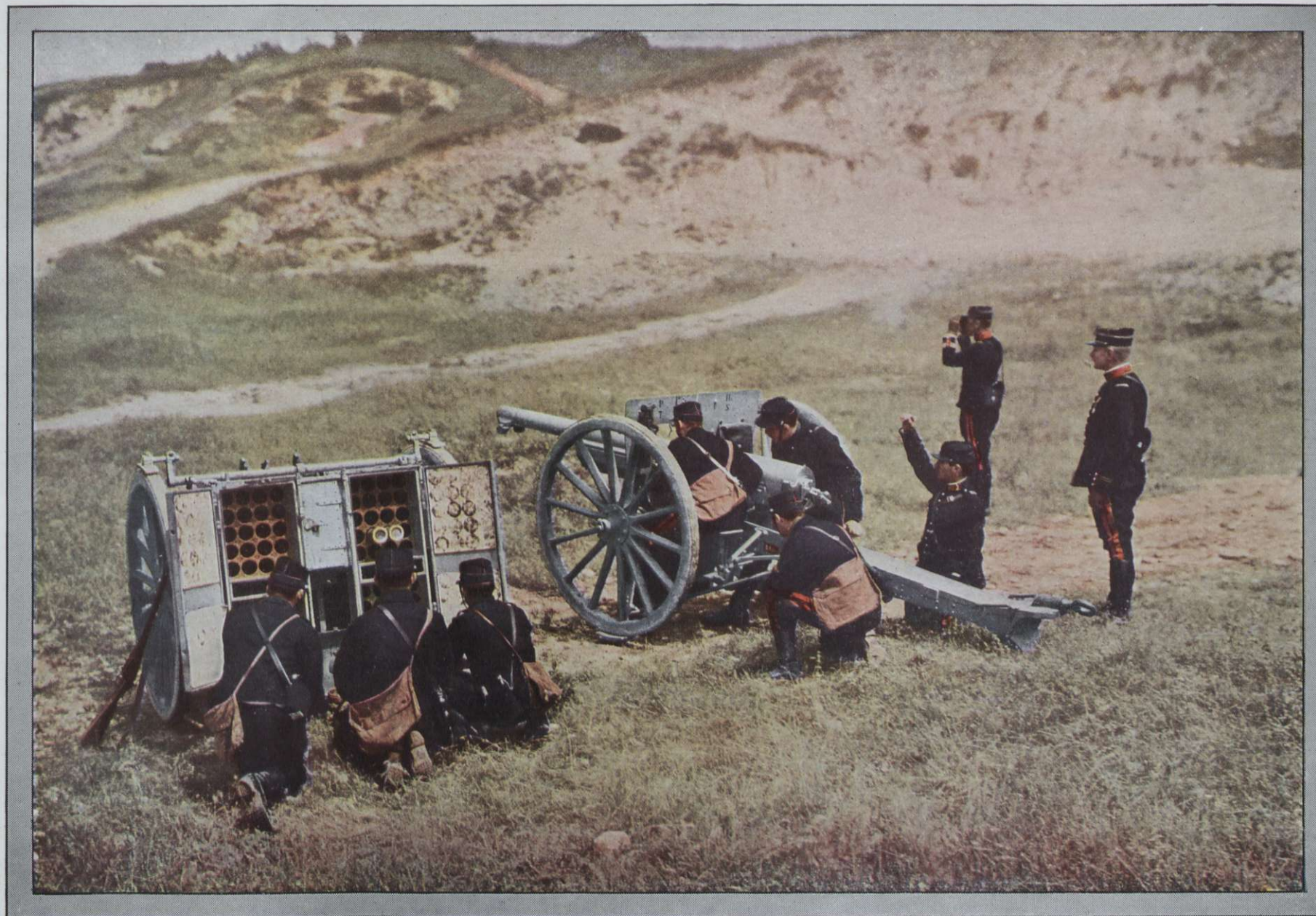
La bataille de la Marne est amorcée.

Cette attaque soudaine de nos avant-gardes par celles des Allemands nous fait donc devancer de vingt-quatre heures, sur ce point, l'exécution de l'ordre d'offensive générale, donné seulement pour le 6 au matin.

Mais l'armée de Paris, sous les ordres du général Galliéni, n'est pas prise au dépourvu et, tout de suite, entrent en action notre artillerie, l'infanterie d'une division de l'armée Maunoury et une brigade marocaine, à peine débarquée d'Afrique, mais néanmoins en forme pour affronter l'ennemi.

Notre artillerie fait merveille. Une batterie de 75 qui quittait Iverny, où elle avait fait sa grand'halte, reçoit les premiers obus des batteries allemandes de Monthyon. Le capitaine commandant cette batterie est tué sur son cheval, à la tête de sa troupe, par le premier coup de canon qui déclancha l'action générale, mais, sans perdre une minute, le lieutenant

ARCHIVES
M. P. P. 114
O. - P. 114



UN CANON DE 75. — C'est notre merveilleux canon de 75 qui fut le héros de la bataille de la Marne aux environs de Meaux. L'effet de ses projectiles à la mélinite, sur les batteries allemandes de Monthyon et de Penchard, fut terrible. En pénétrant dans le village de Monthyon, le 6 au matin, nos soldats trouvèrent des

artilleurs allemands surpris dans leur retraite précipitée, foudroyés sur leurs caissons par les terribles projectiles. Aucune blessure apparente, pas d'effusion de sang, ils avaient été sidérés, sans avoir le temps de faire un mouvement, par l'ébranlement de l'air, pendant que les éclats d'obus déchiquetaient les chevaux.

(Scène de tir, spécialement posée pour l'auteur.)



LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE



LES ZOUAVES. — Fidèles à leur glorieuse tradition, les zouaves firent preuve, autour de Penchard, de Chambry et de Barcy, d'une ténacité et d'un courage sur-humains. Nous reproduisons ici un groupe de combattants de Barcy, dans la tenue même qu'ils portaient sur le champ de bataille.



MONTHYON. — Dans leur retraite précipitée, sous le terrible feu de nos 75, les Allemands jetèrent 900 obus dans une fosse à purin, à l'entrée du village.

OBUS ALLEMANDS. — Ces obus furent repêchés par nos braves territoriaux, dans la mare à purin où les Allemands les avaient jetés 'pêle-mêle, en s'enfuyant.

ARCHIVES
p. 10
1914



LES TIRAILLEURS MAROCAINS. — La présence sous nos drapeaux de ces tirailleurs marocains, volontairement engagés pour défendre la Patrie nouvelle à laquelle ils se sont incorporés, est un éloquent témoignage de notre conquête morale du Maroc, après sa pacification. Dans leur ardeur guerrière, ils sont souvent difficiles

à contenir, ce qui fut le cas à l'assaut de Penchard où, impatients de se servir de leurs baïonnettes, ils s'élancèrent à l'assaut des lignes allemandes, en terrain découvert, à 900 mètres de l'ennemi qui, d'ailleurs, déconcerté par cette folle témérité, songeait plutôt à s'enfuir qu'à défendre ses avantageuses positions.

qui a pris le commandement fait faire demi-tour au galop à ses pièces et va prendre position en arrière du village. De là, nos artilleurs commencent un tir très efficace sur l'artillerie allemande qui ne tarde pas à être mise hors de combat.

L'action générale se déroule dans la plaine. Il s'agit pour nous, non seulement d'arrêter l'offensive allemande, mais de déloger l'ennemi des importantes positions de Monthyon, Neufmontiers et Penchard.

On s'y emploie avec succès toute l'après-midi, et, de mon village de Coutevroult comme d'un observatoire, je pouvais suivre avec une joie croissante les progrès de nos vaillants soldats vers ces hauteurs âprement disputées.

La nuit n'était pas tombée, que l'infanterie allemande refoulée se blottissait sous bois, sur le faite des collines où notre artillerie allait l'accabler.

Avant minuit, l'artillerie ennemie était réduite au silence, en partie anéantie et le reste en retraite sur Puisieux.

Le 6 au petit jour, après un dernier effort de nos tirailleurs marocains sur Penchard, nous prenions possession de ces importantes positions où notre offensive allait pouvoir s'appuyer pour de nouveaux combats.

PREMIERS SUCCÈS Ce succès, remporté par nos troupes dès leurs premiers engagements avec l'ennemi sur les champs de bataille de la Marne, arrivait fort à propos pour exalter le moral de nos soldats que leur dure et longue retraite depuis Charleroi avait un peu déprimé. La nouvelle de ce succès se propagea sur tout le front, et remplit tous les cœurs d'espérance.

Et c'est pourquoi il convient de ne pas trop regarder au prix que nous ont coûté ces premiers efforts et ceux qui suivirent, dans cette région de l'Ourcq où l'infanterie de ligne et de réserve, ainsi que les zouaves et les Marocains, donnèrent leur vie sans marchander.

Un simple coup d'œil jeté sur le panorama que nous reproduisons ci-contre, et qui fut exécuté par le service géographique

du camp retranché de Paris, permettra au lecteur de se rendre compte de l'importance de nos premiers succès qui nous rendaient maîtres, dès le 6 au matin, de ces collines de Monthyon-Penchard qui font vis-à-vis au plateau de Trocy où, depuis le 3 septembre, les Allemands avaient organisé la base d'opérations de leur IV^e corps (landwehr) que le général von Kluck, commandant de la I^{re} armée allemande, avait laissé en flanc-garde au nord-ouest de Meaux, lorsqu'il décida de faire obliquer son armée de Compiègne sur Provins, par Coulommiers et la Ferté-Gaucher.

Six batteries d'artillerie légère, avec leurs soutiens d'infanterie, abritées dans des retranchements improvisés mais profonds, deux batteries d'artillerie lourde en arrière, constituaient l'ouvrage central autour duquel s'échelonnaient en éventail, sur des points judicieusement choisis, de nombreuses batteries de 77, encadrées de retranchements d'infanterie et de tranchées-abris pour les mitrailleuses.

Nos ennemis avaient aménagé là une succession de défenses formidables que le commandement des armées françaises sut habilement *tourner*, le lecteur le verra par la suite.

Dès leurs premiers pas, à leur descente des hauteurs de Monthyon-Penchard, nos héroïques soldats purent se rendre compte, par la pluie de projectiles de gros calibre qui s'abattaient sur eux, en même temps que le déluge de mitraille des 77, qu'ils auraient à jouer là une terrible partie contre des forces très supérieures aux leurs et, en outre, abondamment munies de cette artillerie lourde dont nous étions totalement dépourvus sur ce champ de bataille, cette artillerie lourde qui pouvait les décimer sans courir aucun risque.

Et cependant, aucun d'eux ne recula, aucune unité ne refusa l'effort demandé par les chefs qui, soucieux d'obéir à l'ordre du haut commandement, se voyaient amenés à les faire *donner*, donner toujours, donner quand même.

C'est tout particulièrement vers Varedes, sur le plateau ondulé où se trouvent les villages de Barcy et de Chambry, que les soldats des 55^e et 56^e divisions de réserve, ainsi

ARCHIVES
Ant. P. 1870
 2



PANORAMA DU CHAMP DE BATAILLE DE L'OURCQ. — On désigne communément sous le nom de bataille de l'Ourcq cette importante partie de la bataille de la Marne où l'armée de Paris et la 6^e armée, sous les commandements des généraux Galliéni et Maunoury, remportèrent des avantages décisifs sur les trois corps d'armée allemands qui voulaient forcer le passage sur Paris. Ce panorama, exécuté

par le service géographique du camp retranché de Paris, représente le terrain des opérations, supposé vu d'une hauteur de deux mille mètres. On y peut juger de l'importance de nos succès du 5 septembre, qui nous rendaient maîtres des hauteurs de Monthyon-Penchard, sur lesquelles allait s'appuyer notre offensive des jours suivants, pour enrayer définitivement la marche en avant de l'ennemi.

ARCHIVES
M. P. M.
1918

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE



L'ÉGLISE DE BARCY. — Le clocher de l'église de Barcy servit pendant trois jours de cible à l'artillerie allemande, lourde et légère, les 6, 7 et 8 septembre. La grosse cloche de bronze, décrochée par un obus, gisait sur le sol, au pied de la tour du clocher. L'autel, les bancs d'œuvre, tout le mobilier de l'église étaient réduits en miettes, les murs de la nef et la toiture écroulés.



BARCY. — La mitraille a labouré les murs des maisons de ce malheureux village, presque entièrement détruit par le bombardement allemand.

TRANCHÉES FRANÇAISES. — Autour de Barcy, pour s'abriter du feu de l'artillerie allemande, nos soldats se terraient dans les fossés des chemins.

ARCHIVES
1914-1918
0 - 100000



LE 2^e ZOUAVES A BARCY. — Autour du village de Barcy, le 2^e zouaves eut la mission de «tenir», dans de petites tranchées improvisées comme celle que nous représentons. Sous le terrible feu de l'artillerie lourde allemande qui, de Trocy et de Gué-à-Tresmes, l'accablait de ses projectiles, il fallait contenir la poussée alle-

mande sur Meaux et Paris, tandis que le 7^e corps attaquait de flanc sur Acy-en-Multien et Etavigny. Lourde tâche dont le but, ignoré des officiers et soldats de ce corps d'élite, exigeait des qualités exceptionnelles d'endurance et de ténacité. Les deux officiers que l'on voit dans notre photographie étaient du nombre de ces héros.

(Reconstitution exacte d'une tranchée, posée spécialement pour l'auteur.)

que ceux de la 45^e division (troupes d'Afrique) durent faire preuve d'une endurance et d'une ténacité hors de pair.

Le 6 au matin, les chasseurs à pied enlèvent à la baïonnette le village de Barcy et en restent maîtres après un violent combat de rues. Mais les Allemands concentrent le tir de toutes leurs batteries, lourdes et légères, de Vareddes, d'Étrépilly, de Gué-à-Tresmes et de Trocy sur le malheureux village qui, pendant trois jours, va être ainsi systématiquement bombardé. Le village lui-même est intenable ; mais on tire parti de tous les abris qui s'offrent aux alentours, fossés des chemins transformés en tranchées, dépressions de terrain, meules de paille, et la position nous reste.

C'est donc autour de Barcy que vont se livrer, maintenant, de furieux combats pour la prise de possession, pied à pied, du terrain à conquérir vers Chambry et Vareddes.

Des mitrailleuses allemandes sont dissimulées dans les champs de betteraves, entre les arbres qui bordent la route d'Étrépilly, derrière les boqueteaux autour de Chambry. Il faut enlever un à un tous ces obstacles. L'artillerie lourde allemande couvre de ses feux convergents le champ de bataille et, d'Étrépilly et de Vareddes, les 77 ne cessent de vomir leur mitraille. Mais, malgré toute cette infernale accumulation de forces ennemies, nos troupes poursuivent leur attaque.

PREMIER ASSAUT DE VAREDDES

Le 24^e, entre autres, a reçu l'ordre de se porter sur Vareddes. Son colonel (1) fait sortir de son étui le drapeau du régiment.

Tambours et clairons saluent le glorieux emblème et, sous ses couleurs, le régiment entier, déployé en tirailleurs, va marcher, aller de l'avant, sous l'avalanche de mort qui cherche en vain à l'arrêter.

Le porte-drapeau tombe mortellement frappé. Le lieutenant Dumesnil reçoit le précieux fardeau des mains défaillantes de son infortuné camarade, et la marche à l'ennemi continue.

Le colonel est blessé au bras ; la plaie saigne abondamment.

(1) Le colonel Chaulet, tombé depuis au champ d'honneur.

Il retire sa tunique, la plie sur son bras valide et, barbouillant sa chemise de sang vermeil : « Allons, enfants, s'écrie-t-il, il est doux de verser un peu de son sang pour la France. Il en reste encore, voyez..., suivez-moi ! »

Et, sur la nappe verte des luzernes et des champs de betteraves, sa fière silhouette se détache toute rouge, des pieds jusqu'à la tête. Et le régiment marche.

Par bonds successifs, on avance. Un court espace franchi, on se couche dans les betteraves ou la luzerne, pour reprendre haleine et repartir d'un nouveau bond, au signal des chefs.

Les obus ne cessent de pleuvoir plus dru que grêle, et les héros du 24^e avancent toujours. Leurs rangs s'éclaircissent, le soleil baisse. Ils sont maintenant presque sur les tranchées allemandes des hauteurs de Vareddes. Une terreur croissante étreint le cœur des fantassins allemands, en voyant s'avancer sur eux, imperturbablement, malgré le feu d'enfer dont on les accable, les héros rouges et bleus, à 1 500 mètres, puis à 1 200, à 1 000, à 800, à 300, enfin, sur leurs tranchées mêmes, brandissant leurs *Rosalie* et chantant la *Marseillaise* !...

... Ils sont rentrés déçus à leur cantonnement de Monthyon, les survivants de ce terrible combat, ces vaillants du 24^e, déçus de n'avoir pas réussi à enlever définitivement la cote 107, ignorant (ils l'ignorent peut-être encore aujourd'hui) que leur sacrifice, que le lourd tribut payé à la Mort par leur beau régiment n'avait pas été vain, puisqu'un coup mortel était porté au moral de l'ennemi.

Il avait perdu d'un seul coup son arrogance, cet ennemi qui se croyait invincible, grâce à la savante organisation de ses défenses, et qui s'était vu menacé de si près par l'assaut de seuls fantassins que sa formidable artillerie *n'arrêtait pas*.

Le feu des fantassins allemands avait été si intense qu'il ne leur restait plus qu'une trentaine de cartouches par homme (nous l'avons su plus tard par les prisonniers).

« Si vous ne nous envoyez pas d'urgence des munitions, nous sommes dans une situation désespérée », écrit l'un d'eux, sur un billet qui est tombé entre nos mains. Et le soir même, le



COURTACON. — A voir ces ruines tragiques, ces débris de tuiles qui rougeoient sur le sol à côté des cendres de ce qui fut une grange remplie de gerbes, ces murs calcinés, on pourrait supposer qu'une grande bataille s'est livrée en cet endroit, et que la position a été âprement disputée. Il n'en est rien. Ce village,

comme tant d'autres, en France et en Belgique, a été détruit par les Barbares dans le seul but de terroriser la population civile. Les Anglais, en effet, poursuivant leur mouvement de retraite, l'avaient traversé le 4 septembre et, le 5, rien ne s'opposait d'une manière quelconque à la marche des Allemands.

ARCHIVES
H. G. M.
O. P. GIBBS

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE



COURTACON. — Le 5 septembre, à deux heures et demie, les Barbares faisaient leur entrée dans ce paisible petit village. Aucune résistance ne leur était opposée et néanmoins, cinq minutes après leur arrivée, la plupart des maisons flambaient. Arrosant les murs de pétrole et lançant des grenades incendiaires à main, ils

propageaient ainsi, sans aucune raison militaire, la dévastation et la ruine. Voici l'état dans lequel ils ont mis la maison d'habitation d'une des grandes fermes de ce village. Les habitants ont été ensuite parqués comme un bétail, près du cimetière, et les hommes emmenés en otages le lendemain, quand les Allemands s'enfuirent.



ML 9177/2

Les Champs de Bataille de la Marne

reproduits en

PHOTOGRAPHIES DIRECTES EN COULEURS



Il fallait, pour commémorer la plus grande des victoires françaises, un ouvrage incomparable. Le voici : c'est la reconstitution par clichés photographiés directement en couleurs, par GERVAIS-COURTELLEMONT, des

CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

avec les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les trophées, les uniformes (tels qu'on ne les reverra jamais), les généraux, le matériel de guerre, les Indiens, les troupes noires, etc., etc.

Cet ouvrage, unique dans les annales de l'édition mondiale, sera complet en 12 livraisons bi-mensuelles (le 1^{er} et le 15), à 1 franc (en souscription : 11 fr. les 12 fascicules). Chaque livraison contiendra un minimum de 20 clichés autochromes, reproduction fac-simile en quatre couleurs sur beau papier couché fort, au total 240 clichés en couleurs. Ces illustrations — la réalité même ! — ainsi que le récit descriptif très précis et très documenté qui les accompagne, ont coûté dix mois de patientes recherches à GERVAIS-COURTELLEMONT, universellement connu par ses photographies en couleurs et ses conférences. Comme il n'est pas possible, dans l'état actuel de la science, d'obtenir des instantanés en couleurs, tous les groupes animés qui figurent dans cet ouvrage ont été spécialement reconstitués par les autorités militaires pour M. GERVAIS-COURTELLEMONT. ¶ Ce merveilleux ouvrage, d'un prix si modique, est publié par **L'Édition Française Illustrée** qui édite déjà trois grands succès : *L'Histoire Illustrée de la Guerre 1914*, par Gabriel HANOTAUX, *J'ai vu...* et *La Baïonnette*, 8, boulevard des Capucines, à Paris.

LA PLUS RICHE DOCUMENTATION DE PHOTOGRAPHIES SUR LES DÉBUTS ET LA PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE

UN AN DE GUERRE

Collection de *J'ai vu...* complète au 31 juillet 1915.

Beau volume de 536 pages, 2080 illustrations tirées en roto-taille-douce.

Cartonné percaline bleue, inscriptions or . . . 12 francs
Broché 10 francs

LE LIVRE QUE TOUT FRANÇAIS DOIT AVOIR

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française

L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

publiée en fascicules bi-mensuels (le 1^{er} et le 15)
1 franc le fascicule

En vente partout : le Tome premier 18 francs

Magnifique volume de 300 pages superbement illustrées, relié demi-chagrin, plats toile, tête dorée, les autres tranches ébarbées, fers spéciaux du maître graveur Lepère.

LES MEILLEURS DESSINS DES MAITRES DU CRAYON
PARAISSENT DANS

LA BAIONNETTE

Publication hebdomadaire (le jeudi)

16 pages entières de dessins, 6 pages en couleurs
Le numéro : 20 centimes

A paraître dans cette collection les numéros spéciaux ci-après :
Les Optimistes. — Leurs Officiers. — Les Marseillaises. — Leurs Médecins, etc

Déjà parus :
Le Kaiser rouge. — Têtes de Turcs. — Le Clown-Prinz. — Bouillon de Kultur. — L'Impérial Gaga. — Elégances berlinoises. — Leurs Espions. — Nos Poilus. — Les Civils. — Les Pessimistes.
On peut se procurer tous les numéros parus. — 20 centimes le numéro.